

DIMANCHE 11 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2020



« La machine à poinçonner est en marche avec mézigue aux commandes »
Michel Audiard, *Le Cri du cormoran le soir au-dessus des jonques*

#02



MAIGRET ET LES AUTRES...

QUAND SIMENON INSPIRAIT AUDIARD



Ils déclarent le festival ouvert

Retour sur une soirée de gala

PAGE 2



Avant-premières Cannes 2020

Lucas Belvaux : ses films de chevet

PAGE 2

Quiz Laurel et Hardy

Testez vos connaissances

PAGE 4

Le DVD n'est pas mort

Les éditeurs
au Musée Lumière

PAGE 4

Oliver Stone

L'œil de Première
sur l'invité du festival

PAGE 3



Alice Rohrwacher et JR



Viggo Mortensen



Vincent Lindon



Irene Jacob



Lina Koudhri



Jacques Audiard



Oliver Stone



Laetitia Dosch



Thomas Vinterberg et Mads Mikkelsen



Stéphane Audiard et sa famille



Emmanuelle Devos



Quel plaisir d'être ensemble !

Extraits de films, surprises, énergie électrique : sous la Halle Tony Garnier, joie et glamour ont marqué l'inauguration de la 12^e édition du festival Lumière.

Ambiance festive pour un rendez-vous de neuf jours qui s'annonce riche en moments forts : Prix Lumière attribué à Jean-Pierre et Luc Dardenne, hommage aux grandes femmes cinéastes, à Mélina Mercouri, grands classiques du noir et blanc, présentation de 23 films de la Sélection officielle de Cannes 2020... De nombreux invités d'honneur ont répondu présents dès l'ouverture : Viggo Mortensen, Alice Rohrwacher, ou Thomas Vinterberg qui donneront tous trois des Master Class. Le réalisateur danois était accompagné de son ami et fidèle acolyte Mads Mikkelsen, génial protagoniste éméché de *Drunk*, son dernier film présenté en avant-première qui comptera parmi les événements Cannes 2020 de cette édition. Venu présenter son autobiographie à Lyon ainsi que la version restaurée de *Né un quatre juillet*, Oliver Stone, dont la carrière sera célébrée ce dimanche à l'Auditorium, a également honoré l'événement de sa présence. De même que Jacques Audiard, à l'initiative avec son neveu Stéphane de la rétrospective organisée à l'occasion du centenaire de son père. Les témoignages sur scène du petit-fils de Michel et de son oncle émeuvent la salle : « *Je dis Michel mais je l'appelais papa* » témoigne Jacques. « *Jusqu'à sa mort je l'ai vu travailler en flux tendu* ». Il a écrit 110 films.

Abd al Malik, Lucas Belvaux, Emmanuelle Devos venue rendre hommage à Tonie Marshall disparue cette année, Laetitia Dosch, de grands fidèles du festival comme Éric Guirado, Tony Gatlif ou Laurent Gerra, Irène Jacob, Lucien Jean-Baptiste, JR, la jeune actrice de *Papicha* Lina Koudhri, Jean-Pierre Kalfon, Pierre Lescure, Vincent Lindon, Ladj Ly, Claude Mouriéras, Rebecca Zlotowski sont venus étoffer la prestigieuse liste des invités lumière.

Acclamé, un court métrage de neuf minutes signé de l'artiste JR et d'Alice Rohrwacher imagine l'oraison funèbre de l'agriculture paysanne dans une touchante mise en scène sur les hauteurs du plateau italien d'Alfina. Le rythme change, le compositeur britannique Steve Nieve, qui fut longtemps le pianiste d'Elvis Costello, s'installe à son Steinway & Sons demi-queue et rend hommage à Ennio Morricone. *Il était une fois en Amérique*, *Cinema Paradiso*, *Sacco et Vanzetti*... filent sous ses doigts virtuoses dans un moment suspendu.

Moins suspendu mais typique et galvanisant, le moment qui suit lance officiellement sur scène et en présence des invités le coup d'envoi du festival du cinéma classique. La salle participe, le festival est lancé ! Le rideau se lève sur la gouaille des *Tontons Flingueurs*, les joyeux drilles présentés en version restaurée par Gaumont. — Charlotte Pavard

CANNES À LYON



Des hommes, 2020

Lucas Belvaux, réalisateur de *Des hommes*

CHAQUE JOUR, LES CINÉASTES DE LA SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 2020 NOUS RACONTENT LEUR PASSION DU CINÉMA. PARCE QUE LES FILMS D'AUJOURD'HUI NAISSENT DE CEUX D'HIER.

SÉANCE

Des hommes de Lucas Belvaux (2020, 1h41, VFSTA)
 > PATHÉ BELLECOUR
 Dimanche 11 octobre, 18h30

Retrouvez sur le site festival-lumiere.org les choix de Fanny Liatard et Jérémy Trouilh, réalisateurs de *Gagarine*, leur premier film, Sélection Officielle Cannes 2020, projeté à 18h au Comœdia

Le film classique qui vous a le plus marqué ?

Le Procès de Jeanne d'Arc, de Robert Bresson. C'est le premier film de Bresson que je voyais. Il m'a marqué par sa capacité à m'émouvoir en me parlant de la Foi, la chose qui m'est la plus éloignée. C'est la première fois (sans jeu de mot) que j'étais à ce point touché par ce qui m'était à ce point étranger. Une expérience d'empathie absolue avec "l'autre", dans ce qu'il a de fondamentalement différent. Ça n'a évidemment été possible que par la cohérence totale du film, sa forme aussi radicale que son sujet. Le texte, le jeu de l'actrice, des acteurs, la rigueur de la mise en scène et de la réalisation, tout concourt à faire de la vision de ce film une expérience unique.

Le cinéaste dont vous avez le plus appris en voyant ses films ?

La question est terrible car il y en a tant. Je ne me revendique d'aucun. J'en admire tant. Mes références changent au fil des films. En plus, en fonction de l'angle choisi, le cinéaste cité ne sera pas le même. Références techniques ? Morales ? Qualité de

l'écriture ou du raccord ? Du montage ou de la direction d'acteurs ? Lubitsch ou Bresson ? Les deux, mon général ! Et Wilder, Ford, Chabrol, Lang, Godard, Cassavetes, Eustache, Mann, Flaherty, Renoir, Becker, Ferreri, Minnelli... Et tant d'autres.

Une scène particulière de l'histoire du cinéma qui vous a inspiré ?

Le lynchage de l'adolescent « indien » dans *Les Deux Cavaliers* de John Ford. Mille questions posées, aucune réponse. La preuve que les questions morales, humaines, politiques ne sont liées à aucune époque. La séquence parle de sujets qui sont encore d'actualité. Qui l'étaient depuis toujours et le seront encore tant qu'il y aura des humains. J'ai dû voir le film, et cette séquence, à 10 ou 12 ans, y penser me bouleverse encore.

Un acteur ou une actrice du passé que vous auriez aimé filmer ?

Cyd Charisse et Fred Astaire.

Le film classique que vous n'avez pas vu et que vous rêvez de voir ?

Napoléon d'Abel Gance



Stone sans clichés

Dans les très chics salons de l'hôtel Plaza Athénée à Paris, en cet automne 2016, Oliver Stone, tout de noir vêtu, affiche un visage tendu voire abattu. Avant de le rencontrer en « one to one », comme on dit dans notre jargon, pour évoquer *Snowden*, son biopic sur le jeune lanceur d'alerte accusé d'espionnage, de vol et d'utilisation frauduleuse de données gouvernementales, le cinéaste doit d'abord se soumettre à l'exercice de la conférence de presse dont il sortira passablement énervé. Est-ce le décalage horaire ou le deuxième débat présidentiel Clinton-Trump qui a eu lieu la nuit précédente qui ont fatigué notre homme ? « *Je ne l'ai pas regardé !* » lâche-t-il pour mieux couper court à d'éventuelles questions sur le sujet. Stone répètera plusieurs fois le mot fascisme pour parler de son pays et l'issue de la prochaine élection n'y changera sûrement rien (personne ne savait alors que Donald Trump allait remporter la mise au nez et à la barbe de tous les pronostics !) Un confrère s'essaye tout de même à un petit jeu sur le mode : « *Qui ferait le meilleur personnage de cinéma ? Hillary Clinton ou Donald Trump ?* », « *C'est une question stupide !* » Fermez le ban. Stone se lève et quitte la salle. Je n'en mène pas large. Avec mes petites notes, j'attends mon tour pour lui parler seul à seul de Edward Snowden, chevalier solitaire qui par bien des aspects lui ressemble un peu.

Face à moi, Stone paraît s'être détendu. Il lance quelques mots en français, se dit même prêt à répondre dans la langue de Molière et de Jacqueline Goddet, sa maman. Après quelques questions feutrées sur *Snowden*, ce dernier né produit sans l'aide d'Hollywood qui n'en voulait pas, je reviens sur son agacement à la conférence de presse et plus largement sur cette image de « cinéaste engagé » qu'il traîne comme un boulet. Du français, notre entretien est passé au franglais avant de s'achever en v.o. « *Cette figure du cinéaste "poil à gratter" est un cliché qui empêche de bien voir mes films ! La caricature déforme tout. À la sortie de L'Année du dragon écrit pour Michael Cimino, on m'a taxé de raciste, avec JFK, j'étais un menteur qui inventait des faits... Or à chaque fois, mes films sont le fruit d'un énorme travail de recherche. J'essaie d'aller au plus profond des choses et la plupart des gens s'arrêtent à la surface des choses. C'est désespérant...* » Stone prend à peine le temps de respirer. Il y aurait tellement à dire. « *...Ma fresque sur Alexandre, le Grand a représenté dix ans de ma vie. Les critiques m'ont éreintées. Mais lequel a vu la vraie version avec les séquences magnifiques portées par la musique de Vangelis qui donne à l'ensemble toute sa luxuriance ? Pour bien comprendre mon œuvre, il faut revoir les films et essayer de lire entre les lignes...* » On se quitte bons amis sur ces points de suspension, promettant de continuer de naviguer entre les lignes et les images de son œuvre protéiforme, excessive et sans concession. Le cinéma de Stone a du tempérament. L'homme lui ressemble assurément. La politique qu'il défend c'est donc celle des auteurs. La seule qui vaille ici. Le reste flotte sur les rives d'une mer agitée et sert à nourrir les paresseux.

Jacques Audiard présentait hier la toute première séance du festival 2020, qui inaugurait le Centenaire Michel Audiard, avec la présentation de *Le Sang à la tête*, de Gilles Grangier, d'après *Le Fils Cardinaud*, de Georges Simenon.

« Je pense à mon cher père. Ça fait drôle, un centenaire. Il est mort à 65 ans, j'en ai 68, j'ai l'oeil sur la montre... Ça me semble important de revoir tous ces films sortis entre 1945 et 1960, on les a perdus de vue, ils ont été appréciés par la critique à l'époque mais peut-être de façon un peu sommaire, pas très approfondie. On ne trouve d'ailleurs pas de travail analytique sur les scénarios et la façon de les fabriquer.

Le Sang à la tête, 1956, Michel est déjà désigné comme le dialoguiste de Jean Gabin, ça va durer 17 films. C'est la première adaptation qu'il fait de Simenon, qui est très haut dans ses goûts littéraires. Pas tellement les Maigret, mais les romans dits « durs » auxquels il m'a moi-même initié. Il a encore des prudences d'admirateur, qu'il n'aura plus au moment de *Maigret tend un piège*. Ah oui, Gilles Grangier, dans ma famille on l'appelait « la louloute », je ne sais pas pourquoi ! »

« Personne n'a adapté autant Simenon qu'Audiard »

Directeur du Centre d'études Georges Simenon à l'Université de Liège, **Benoît Denis** a étudié les rapports de Michel Audiard avec le romancier belge. Il vient de rassembler et annoter trois scénarios dans un beau volume édité par l'Institut Lumière et Actes Sud.



Maigret et l'affaire Saint-Fiacre, 1959



Le Sang à la tête, 1956



Le Président, 1961

Quels sont les rapports personnels entre Audiard et Simenon ?

Audiard est plus jeune de presque vingt ans et Simenon est un écrivain qu'il a lu très jeune et qu'il admirera toute sa vie. Ils se sont rencontrés à plusieurs reprises : ainsi, la photo de couverture de l'ouvrage montre Simenon, Gabin et Audiard sur le tournage de *Maigret tend un piège*. Dans un article du début des années 80, Audiard dit qu'il a rendu visite à Simenon dans toutes ses maisons, je crois qu'il en rajoute un peu. Mais il été en rapport avec lui pour plusieurs projets d'adaptation de romans qui n'ont pas abouti. Dans ses mémoires, Simenon le désigne comme un « ami », ce qui était un titre assez rare chez lui, et plutôt aussi un signe d'admiration. Donc, il y avait un respect mutuel.

Ils partagent une même qualité : ils sont tous les deux très prolifiques...

Ils viennent aussi tous les deux de milieux modestes et s'imposent sans passer par la grande porte. Simenon commence par écrire des romans populaires sous pseudo, Audiard par le journalisme. Mais leur ascension est rapide : en dix ans leur place est faite dans leur domaine respectif. Chacun de manière un peu différente a aussi ce goût des univers interlopes, et d'une certaine représentation du populaire

Partagent-ils la même amertume, voire la même misanthropie ?

Simenon a pu avoir cette vision du monde, mais il s'en est défendu et guéri. Il a connu une première Occupation en Belgique pendant la première guerre mondiale. Cette période de déliquescence, où les valeurs partent à vau-l'eau, l'a marqué : il l'a écrit, il a vu des

femmes tondues. Tout ce que l'Occupation pendant la seconde guerre mondiale connaît de négatif, il en a été en quelque sorte mis en garde à l'avance. Alors qu'Audiard la reçoit de plein fouet, à 20 ans, sans les repères pour s'en sortir : pour lui, cette période est fondatrice d'une vision du monde.

Quelle est la spécificité du travail d'Audiard quand il adapte Simenon ?

J'ai découvert de façon surprenante qu'il y a eu beaucoup d'études sur Simenon à l'écran sans que personne ne pointe qu'Audiard est l'adaptateur le plus prolifique : il travaille sur quatre romans et deux nouvelles. Personne n'a adapté autant de textes.

Il travaille différemment selon le réalisateur. Avec Gilles Grangier, il entretient une relation de confiance et d'amitié et le cinéaste lui laisse la bride sur le cou. Audiard est alors plus fidèle à l'esprit qu'à la lettre du texte de l'écrivain. Quand il doit changer des éléments du récit, il va puiser dans d'autres romans de Simenon. Ainsi, dans *Le Sang à la tête* tiré du *Fils Cardinaud*, le héros de Simenon est un homme de 30 ans. Puisqu'on confie le rôle à Gabin, il faut que ce soit un homme de 50 ans, arrivé, il faut le transformer en self made man issu du peuple et embourgeoisé ; par chance, il y a trois ou quatre romans de Simenon de la même période qui racontent ça : *Le Voyageur de la Toussaint*, *le Bourgmestre de Furnes*, etc. Audiard s'y réfère. Bon, il se heurte parfois à Gabin qui n'accepte pas tout : un personnage de cocu pour lui, ça ne peut pas aller trop loin. Le roman est beaucoup plus noir.

Et avec les autres réalisateurs ?

Jean Delannoy veut tout contrôler et il a fortement bridé Audiard. Dans les dialogues de *Maigret tend un piège*, il y a

beaucoup moins de saillies telles qu'Audiard les aime. Delannoy veut pratiquer une fidélité plus littérale à Simenon et dans les documents préparatoires, on trouve une liste d'autres aventures de Maigret, à lire pour y puiser des éléments du personnage. Une fidélité à laquelle Audiard doit s'ajuster. Sur ce film, il y a deux clans et presque une épreuve de force : d'un côté Audiard et le producteur, son beau-père, Jean-Paul Guibert, associés à Gabin, de l'autre Delannoy et son coscénariste Rodolphe-Maurice Arlaud. Audiard voulait faire un Maigret où la gouaille de Gabin aurait eu plus de place. Delannoy a voulu restreindre ça. Certains passages ont été tournés puis coupés, ils portent la patte d'Audiard. Notamment les scènes avec Lino Ventura, qui n'a plus qu'un tout petit rôle.

Simenon appréciait-il les films tirés de ses écrits ?

Pour plusieurs raisons, il avait été un peu échaudé par le cinéma dans les années 30. Depuis, il se contentait de vendre ses romans pour un bon prix, en s'assurant que les producteurs étaient sérieux et après il ne s'en mêlait plus. Pour *Maigret tend un piège*, il semble avoir vu quelques rushes et il a joué le jeu de la promo en répétant que c'est une adaptation extraordinaire, que Gabin est épatant, qu'il ne saura plus écrire un Maigret sans penser à lui. C'est vrai que pour lui Gabin avait figé au cinéma l'interprétation de Maigret. Il voit donc peu les films finis mais il y a quelques exceptions : il a vu *Le Sang à la tête* dix ou quinze ans après sa sortie. Et il a eu cette réflexion bizarre : « *je reconnais La Rochelle mais le je ne reconnais pas le roman* ». Cela a été pris pour une critique mais Simenon voulait juste dire qu'il avait tellement écrit, et dans un état un peu second, que généralement il oubliait ses propres intrigues.

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi



LES SÉANCES AUDIARD/SIMENON À VENIR

Maigret et l'affaire Saint-Fiacre de Jean Delannoy

> **UGC ASTORIA**
Dimanche 11 octobre, 14h30
> **ÉCULLY**
Lundi 12 octobre, 19h30

Le Président d'Henri Verneuil

> **RILLIEUX**
Dimanche 11 octobre, 15h

Le Sang à la tête de Gilles Grangier

> **VILLA LUMIÈRE**
Lundi 12 octobre, 10h45

À LIRE

Michel Audiard Georges Simenon : *Le Sang à la tête*, *Maigret tend un piège*, *Le Président*, scénarios présentés et édités par Benoît Denis, Institut Lumière / Actes Sud, 913 pages, 35€

QUIZ LAUREL ET HARDY



— par Carlos Gomez

Lequel est le gros, lequel est le petit, ça vous le savez. Mais à l'occasion de la séance famille consacrée aux géniaux duettistes Laurel et Hardy, testez vos connaissances avec des questions un peu plus pointues.



1 Avant de triompher au cinéma, Stan Laurel avait fait ses débuts au music hall comme :

- A. Magicien
- B. Pantomime
- C. Lanceur de couteaux

2 Au côté de quel grand acteur du muet Stan Laurel a-t-il débuté au théâtre ?

- A. Buster Keaton
- B. Charlie Chaplin
- C. Harold Lloyd

3 Quel est le titre du premier film dans lequel Laurel et Hardy apparaissent ensemble ?

- A. Le Veinard
- B. Le Trouillard
- C. Le Vicelard

4 En 1929, ils jouent le premier film parlant de leur carrière, *Unaccustomed as we are*. Dont le titre français est :

- A. Une nuit sans fin
- B. Le dément de minuit
- C. Une nuit extravagante

5 En 2019, le réalisateur John S. Baird a réalisé Stan et Ollie un biopic sur leur amitié. Quel duo d'acteurs interprétait Laurel et Hardy ?

- A. Brad Pitt et George Clooney
- B. Steve Coogan et John C. Reilly
- C. Sacha Baron Cohen et Danny DeVito

6 Lors des funérailles de Stan Laurel en 1965, un acteur de l'époque lui déclarait son admiration en disant : "Charlie Chaplin n'était pas le plus drôle, je n'étais pas le plus drôle. Le plus drôle, c'était lui". De qui s'agit-il ?

- A. Buster Keaton
- B. W.C. Fields
- C. Groucho Marx

7 Laurel et Hardy avaient de nombreux admirateurs en France. Un réalisateur cité par Roland Lacourbe dans *Laurel et Hardy, la véritable histoire* (l'Archipel) avait dit en parlant d'eux "Les voir suffit, même s'ils ne font rien". Qui est-il ?

- A. Jacques Tati
- B. Robert Bresson
- C. Pierre Etaix

8 En Allemagne, ils sont connus comme Dick et Doof, en Finlande comme Min et Fin. Et en Chine comme ?

- A. Fu-Tu et Tu-Tu
- B. Ying et Yang
- C. Ping et Pong

9 Pendant que Stan Laurel écrivait la majorité de leur matériel comique, quel était le passe-temps préféré de Oliver Hardy ?

- A. L'opéra
- B. Le golf
- C. La peinture

10 Ils ont tourné 23 long-métrages ensemble. Mais lequel de ces trois films n'est pas un Laurel et Hardy ?

- A. *Ces Messieurs de la santé*
- B. *Les Compagnons de la nouba*
- C. *Les Cuisotots de sa Majesté*

SOLUTIONS : 1-B ; 2-B ; 3-A ; 4-C ; 5-B ; 6-A ; 7-C ; 8-A ; 9-B ; 10-A

COFFRETS

Le DVD fait de la résistance



C'est au premier étage du Musée Lumière que se tient aujourd'hui la Boutique Pop-up DVD, en présence des éditeurs. Vincent Paul-Boncour, directeur de Carlotta, y sera et il est l'un des initiateurs de « l'appel des 85 », qui réaffirme l'importance de la vidéo physique, essentielle à la diffusion du patrimoine.

Pourquoi cet appel ?

Cela nous travaillait depuis un petit moment, mes camarades éditeurs et moi : il faut s'unir. Il y a un discours ambiant récurrent sur les vertus de la dématérialisation, mais l'objet DVD ou Blu-Ray existe encore. Le confinement nous a touchés, parce que les magasins ont fermé pendant quasiment trois mois. On s'est retrouvés avec 90% du marché en moins. On a lancé cet appel en juin, de façon assez informelle : le nombre de signataires n'a cessé d'augmenter, et on a finalement été rejoints par le SEVN (Syndicat de l'Édition Vidéo Numérique) qui représente les groupes, Gaumont, Pathé, Disney, etc. Sans notre mobilisation, je ne suis pas sûr qu'on aurait fait partie du plan de relance de l'ensemble du secteur cinéma récemment annoncé par la Ministre et le CNC. L'édition vidéo a une sorte d'enveloppe supplémentaire liée à la crise de 800.000 euros.

Le DVD n'est donc pas mort ?

Depuis le temps qu'on dit que même le cinéma est mort, il est toujours là ! On dit que la vidéo physique est ringarde, qu'on ne voit des films qu'en VOD (vidéo à la demande) ou sur les plateformes, mais ce n'est pas le cas. Le marché représente environ cinq cents millions d'euros, soit plus d'un tiers des recettes salles, ce n'est pas anecdotique.

Il y a des cinéphiles collectionneurs, qui sont les clients des éditeurs indépendants comme nous, et ce ne sont pas que des CSP+ parisiens âgés ! Et il y a aussi un public nombreux qui va juste acheter un film sur dvd ou blu-ray, lors d'opérations commerciales ou chez des soldeurs. Des gens qui veulent voir le film sur un support physique parce que tout le monde n'a pas accès à la VOD ou n'est pas équipé en haut débit. On entend l'obsession, notamment du CNC, d'aller toucher les 15-25 ans qui n'iraient plus en salles, qui n'achèteraient pas de dvd, etc. mais ne délaissions pas notre public. Le marché n'est plus ce qu'il a été, mais il existe. Il faut continuer à déclencher l'envie, le désir : si l'on répète que dvd et blu-ray n'intéressent pas le public, ça finira par arriver...

Vous avez-vous même lancé une plateforme de S-VOD (vidéo à la demande par abonnement) Carlotta. Avec quel résultat ?

Elle plait, mais c'est modeste, on doit être dans les 1000 abonnés. On voit que sur le patrimoine, malgré nos efforts, on n'arrive pas à capter le public potentiel sur la vod à l'acte et sur la S-VOD. Alors qu'il cartonne sur Arte... Evidemment, si tous les distributeurs du patrimoine s'asseyaient autour d'une table et créaient une plateforme unique, il y aurait plus de potentiel et d'envie, mais ce n'est pas facile à faire. J'ai aussi le sentiment, et le confinement a accentué ce phénomène que les acheteurs aiment fréquenter les boutiques des éditeurs, comme on achète dans la petite boutique de fruits et légumes. Ils aiment le côté « circuit court » et c'est une forme de soutien. On peut personnaliser l'envoi, mettre quelques « goodies », des badges, des cartes, on humanise l'achat.

— Propos recueillis par A.F.

BOUTIQUE POP-UP DVD

> 1^{ER} ÉTAGE DU MUSÉE LUMIÈRE
Dimanche 11 octobre, de 10h30 à 19h30



Be Water, 2020

Petit dragon

Il tenait à cœur de Bao Nguyen de se pencher sur la vie de Bruce Lee, icône absolue qui aurait eu 80 ans cette année.

NUNCHAKU

Quelle est votre connexion personnelle avec Bruce Lee ?

Je me souviens avoir vu *Opération Dragon* (1973) étant enfant un samedi après-midi à la télévision. Il était déjà mort quand je suis né, donc je n'ai pas eu la chance de découvrir ses films au cinéma. À l'époque, la représentation des asiatiques ou « asian-américains » (américains d'origine asiatique) était très stéréotypée à l'écran, alors découvrir que quelqu'un de non blanc puisse être le héros de son propre film fut une source d'inspiration pour moi. Un certain cliché collait à la peau des hommes « asian americans » : ils devaient être dociles, rester silencieux dans leur coin. Or Bruce Lee était loin de ce stéréotype, et je pense que beaucoup le croyaient arrogant. Mais n'oublions pas qu'il

devait faire ses preuves auprès des hommes puissants du Hollywood blanc, qui n'étaient pas habitués à rencontrer un homme d'origine asiatique aussi fort et volontaire.

Pourquoi ce titre ?

« *Be Water* » : « soyez l'eau ». Cette philosophie est liée à l'art martial bien sûr, mais touche aussi à la façon dont il voulait être perçu par les autres. Enfant d'un père chinois et d'une mère d'ascendance européenne, il comprenait qu'il vivait entre deux mondes, et il souhaitait être accepté comme cela. Aussi, peu de gens savent que Bruce Lee était un grand lecteur. Il possédait des centaines de livres et passait la plupart de ses journées à lire de la philosophie, orientale ou occidentale.

Be Water donne la priorité aux images d'archives.

D'où viennent-elles ?

Nous avons eu accès à plusieurs de ses proches, qui n'avaient encore jamais parlé de lui dans un documentaire, nous avons obtenu le témoignage d'Amy Sanbo, son premier amour américain. Il est difficile de trouver de nouvelles images, mais le fait de réunir Kareem Abdul-Jabbar, son frère Robert Lee, sa fille Shannon et sa veuve dans un même film rend celui-ci unique. — Charlotte Pavard

SÉANCE

Be water de Bao Nguyen
> UGC CONFLUENCE, 2^{ème} salle
Dimanche 11 octobre, 17h45

PORTRAIT



Un jour un bénévole

LUCIE BERON : « C'EST CETTE AMBIANCE FESTIVE QUE J'ADORE ! »

De Vittorio De Sica à Luca Guadagnino, le cinéma italien n'a pas de secret pour Lucie Beron, 23 ans. Depuis quatre ans, cette étudiante lyonnaise est bénévole au festival. Un visage bien connu des noctambules puisque la jeune femme assurait chaque année plusieurs missions à la plateforme du festival : accueil, gestion des vestiaires et aide au bar. « C'est cette ambiance festive que j'adore ! Avec d'autres bénévoles, on est devenus amis et l'on se retrouve souvent pour faire des quiz cinéma dans un bar de la Croix-Rousse », confie cette étudiante en italien à l'Université Lyon 3. Cinéphile avertie, la jeune vénissienne ne rate jamais une édition du festival du film italien d'Annecy et des Rencontres autour du cinéma italien organisées par son département universitaire. En pleine écriture de son mémoire consacré à la représentation de l'homosexualité dans le cinéma italien, Lucie sera à nouveau de la partie cette année : « je vais assurer l'accueil du public à la boutique Pop-up Store Lumière ainsi qu'au Marché international du film classique (MIFC) ». Et pour les festivaliers novices en cinéma transalpin, cette future professeure d'italien a déjà concocté une petite liste de ses coups de cœur : *Le Voleur de bicyclette*, et *Umberto D.* de Vittorio De Sica, mais aussi *Lo Scambio* du Sicilien Salvo Cuccia. Les futurs élèves de Lucie sont avertis : « il y aura forcément du cinéma au programme ! »

— Laura Lépine



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org